

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 62 (1924)
Heft: 10

Artikel: Se faut tsouyi
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-218628>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :

Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS

Société Anonyme Suisse de Publicité

LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



ARMOIRIES COMMUNALES



Savigny a adopté un projet dû à M. M. Raymond, sauf erreur, qui consiste en un champ horizontalement divisé en deux parties égales, rouge en haut, blanc en bas, sur ce fond l'on voit trois sapins verts s'élevant

d'une montagne noire qui occupe la partie inférieure de l'eau. Nous voyons en somme ici les couleurs de Lutry (rouge et blanc) sur lesquelles on a posé un mont et trois sapins. Cet écu fut adopté pour figurer sur un drapeau confectionné à l'occasion du centenaire de la mort de Daval.

Malheureusement le peintre du drapeau a mis le rouge à la partie inférieure de l'écusson ce qui est une erreur qui devra être réparée.

Comme nous l'avons dit, ce sont non seulement les couleurs de Lutry, mais bien l'écusson même de Lutry qui figure le fond de l'armoire de Savigny, rappelant que Savigny forma commune avec Lutry. Ce ne fut qu'en 1823 que Savigny et le Martinet furent érigés en commune sous le nom de commune de Savigny.



Montricher a choisi en 1921 déjà comme armoiries celles des Sires de Montricher. Elles se composent d'un écu d'argent dont le tiers supérieur rouge est chargé de trois coquilles d'or. C'est simple et cela fait grand

effet.



Palézieux n'a pas adopté officiellement des armoiries, croyons-nous, mais il est de règle et de tradition que l'écu de Palézieux consiste en un lion d'or sur un fond bleu. L'origine de ce bel écusson serait

le schild de la pinte communale de l'endroit. (Communication de M. Decollogny).



SE FAUT TSOUYI

ÉTANT dou bon coo, dou crâno gaillâ et bon camerardo lo Paulet et lo Maurice. L'ari mi fé de dere lo Maurice lo premi, po cein que l'étâi pe vilhio que Paulet. Stisse étâi dan pe dzouveno, bouna façon, dâi droblilio get et lè pâi su la tita lequâ et rovilleint quemet dâi solâ bin brelli. Lo Maurice avâi 'na bounâ barba de brava dzein et l'étâi guié de l'ouïre rire quand oquie l'amusâve.

L'avant adî zu la brelâire dâi verya, le cougnessant dza tot lo pai çu lo vegnoûblilio à la campagne, et pouâvant vo repondre su tot : à quinna faire on veind lè tchivre lè meillâo, iô on

bonne lè croûio bouibo et mille z'affère dinse.

Adan, po tsandzi, l'ant décidâ de modâ po onna vela bin pe llien que noutron paï, iô l'è que lâi a dâi carrâie lè pe galêze qu'on pouêsse vère et de parti pè lè chalu po avâi on bocon saï.

Tot s'è dan bin passâ. Faut montâ su lo tsem-in de fè et pu... aprî subliâ, via delé, delé, delé, bin llien vè granta velâ.

L'ant zu on pllièzi dâo melion dâo diablilio à travessâ stâo grante tserrâire, à guegnî stâo vâitere, stâo trame, stâo tsè que n'ant min de tsevau que lâi dîant dâi z'automobile, stâo dzein que corrant, que trassant que dépuiffant. L'étant montâ su on grand moti iô on vayâi tota la vela et sè desant l'on à l'autro :

— Ti possibillio que de tsemenâ !

A foice corre, chavânt à grante gotte et, ma fâi, vo sède : quan on châ gaillâ on è dâi coup bêcouet et l'è cein que l'è arrevâ à noutrè crâno coo. Sant dan zu vè l'apotiquiéro que lâo z'a bailli oquie po adâoci, et ein mimo teimps l'ant atsetâ assebin on onguient po sè lavâ lè deint. L'è su que dein lè grante vele faut avâi lo mor prouïro.

L'avâi fè tsaud cili dzo quie et assetoût aprî lo soupâ lo mè bêcouet dâi dou sè dépatse de preindre lo remido po sè débêcouéti on bocon, tandu que l'autro sè décoffiâve lo mor et lè deint avoué l'auro remido. L'étâi on bocon né et on vayâi pas tant bi dein lo pâilo.

Quand l'eurant fini, vaitcè-te pas que sè dîant l'on l'autro dinse :

— Maurice...

— Paulet...

— Sè pas que dâo diablilio lâi a. Du que mè su lavâ lè dein, me seimblie que i'è lo mor pllièin de graisse, pllièin de vaseline. Pu pas arrevâ à mè depouèsenâ ! Poueh !

— Et mè, sè pas que lâi a, mâ ie su oncora mè bêcouet que devânt. L'è onna chalu à onna demi-auna davau de la tita qu'on porrà lâi couâire dâi z'âo à la coqua ! T'einlèvâi !

Et tota la né l'ant de dinse. Lo leindéman, quand l'ant vu on bocon bi, lâi tagnant pe rein mè, sant zu reveilli l'apotiquiéro po lâi dere que lè z'avâi inguieusâ. Mâ stisse, quand l'a zu tot oïu, ie l'è parti d'onna recalfalâie à sè fère châtâ lè boui et lâo z'a de :

— Vo vo z'ite ti lè dou trompâ de remido et vo z'âi met à onna pllièce cein que faillâi à l'autra ! Sè faut tsouyi !

Marc à Louis.

DIALOGUE

UN citadin, d'allures juvéniles, sauta du tram à un arrêt en pleine campagne, arrêt marqué par deux maisons bordant la route. Il connaissait peu cet endroit agreste et chercha du regard, comment se renseigner. Personne en vue, sauf, à quelques pas, un paysan en bras de chemise regardant, les mains dans les poches, passer le tram. Le voyageur s'approcha et salua avec une grâce vraiment Régence. Les mains vissées dans son pantalon, le paysan ne répondit que d'un œil vaguement interrogateur.

— Pardon, monsieur, vous connaissez, j'espère, David Talon ? demanda le voyageur.

— Vouï, monsieur.

— Veuillez, je vous prie, m'indiquer où il demeure ?

— Facile !

A cette réponse dérisoire, qu'aucune autre indication ne suivit, le citadin reprit :

— Est-ce à droite, à gauche, de ce côté ou de celui-ci ?

— Oui et non, répondit le paysan sans rien perdre de son calme superbe. Les Talon, de père en fils, restent en Praz-Novî.

— Parbleu ! je le sais bien ; mais où est-il, ce Praz-Novî ?

— C'est la seconde maison à main gauche, quand on a passé le bois.

— Fort bien, merci ! mais s'il vous plaît où se trouve-t-il ce bois ?

— En Praz-Novî, pardi ! Depuis que le monde est monde et qu'il y a des bois, c'est le bois de Praz-Novî.

— Je ne prétends pas le contraire. Mais, encore une fois, où ce bois se trouve-t-il ? Voyons, un bon mouvement, je suis pressé.

— C'est à un petit quart d'heure d'ici, tout au plus.

— Me voici bien avancé ! Enfin !... Faut-il prendre le chemin, là-bas, vers ce cerisier tout en fleurs ?

— C'est comme monsieur voudra ; tout chemin mène à Rome.

— Y en a-t-il un autre, peut-être ?

— Je crois bien, qu'il y en a un autre. A une portée d'arbalète, en suivant la route, à droite. Pas moyen de se tromper.

— Allons, tant mieux, je vous remercie ! Mais lequel est le plus court, voyons ?

— Ça dépend. En marchant vite, c'est celui qui passe vers le cerisier qui est le plus long.

— Haaa ? ...en marchant vite ?

— Vouï, Vu qu'il y a une puissante grimpée et qu'on est obligé de s'arrêter trois-quatre fois pour laisser souffler les attelages !

— Les attelages ? répéta machinalement le citadin qui ne comprenait plus.

— A pied, c'est à peu près la même chose...

— Pas possible ?

— C'est comme ça. Mais en prenant l'autre chemin, explique ce cicérone avec complaisance, en dévissant sa main gauche, pour indiquer la direction, qui est un peu plus long, en y allant tout tranquillement, vous êtes sûr d'arriver plus vite.

— Merci du renseignement.

— Vu qu'il n'y a pas besoin de s'arrêter pour souffler.

— Voilà justement mon affaire ! Votre façon de renseigner les gens est vraiment admirable : je vous en félicite et vous en remercie de tout cœur. Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer ! termina le voyageur avec une révérence plus Régence encore que la première.

Il s'éloigna et revint incontinent.

— Pardon, monsieur ! me permettez-vous une question peut-être indiscrette ?

— N'y a pas d'indiscrétion : même deux, si ça peut faire plaisir à monsieur.

— Merci ! Vous êtes cultivateur, si je ne me trompe ?

— Vouï, monsieur, avec honneur.